

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

N° 14 - JUIN 1982

Sortie dans le Val d'Ainan


8 MAI 1982

d'autres se trouvaient au pied des piliers ; tous avaient été fondés par des familles nobles ou des confréries qui les avaient dotés de revenus permettant d'y célébrer le culte. Le mobilier a malheureusement été réduit par des vols récents : plusieurs statues de bois du retable (qui aurait été rapporté d'Espagne par le Maréchal Dode) et une belle Piéta du XVI^e siècle en marbre polychrome ont disparu. Les stalles retiennent l'attention. Des masques grimaçants et des animaux apparaissent aux jouées, des profils caricaturaux se dessinent dans les médaillons des dossiers, des rinceaux italianisants complètent ce décor. L'impression dominante est celle d'un art germanique, mais on ne peut exclure non plus certaines pratiques italiennes. On ne peut savoir de quel monastère (ou chapelle seigneuriale ?) proviennent ces stalles, sans doute offertes par les Clermont au XVII^e siècle. Enfin de nombreuses traces de peintures des XV^e et XVI^e siècles apparaissent sur les murs, le plus souvent très mutilées. La façade ancienne a été remontée au milieu de la nouvelle construite au XIX^e siècle. Le portail flamboyant, au décor très déchiqueté, date de la fin du XV^e siècle. Au sommet du gâble en accolade apparaît une statue mutilée d'évêque (peut-être Antoine de Clermont ?). Le pignon triangulaire du sommet, traité comme un fronton et d'allure assez classique, n'est pas antérieur au milieu du XVI^e siècle. On y voit, dans un bas-relief au modelé très léger, le Christ sortant du tombeau.

SAINT-SIXTE

Les vallons par lesquels la route étroite et sinueuse parvient à ce hameau sont d'une fraîcheur agreste toute virgilienne ; le calme des troupeaux et la carrure robuste des fermes évoquent l'ordre éternel des champs. A St-Sixte, près et bois enchâssent l'eau verte d'un petit lac riche en grenouilles. Une église qui n'a pas cent ans, un monument aux morts

Suite page 2



Le village de St-Geoire-en-Valdaine (St-Georges en Val d'Ainan, du nom du ruisseau local) fut notre premier objectif. Il est encore bien pourvu en vieilles maisons dont les proportions heureuses réjouissent la vue sans le secours de riches décors. Plusieurs châteaux se cachent aussi dans ses environs. L'église dépendait de la cathédrale de Vienne, mais assez vite un Conseil de Fabrique prit la responsabilité de la gestion matérielle de la paroisse. C'est lui, sans doute avec l'aide de l'archevêque de Vienne Antoine de Clermont, qui fit entreprendre, au XV^e siècle, les travaux qui ont élevé l'église actuelle. Les Clermont, dont le chef était un des quatre grands barons du Dauphiné, avaient leur château à côté de Chirens et leur autorité s'étendait sur la région. Bien entendu, l'inévitable baron des Adrets se signala ici encore par des destructions en 1562. Des restaurations au XIX^e siècle transformèrent le clocher, dont la forme ancienne nous est donnée dans une lithographie de l'album du Dauphiné, et déplacèrent la façade pour allonger la nef d'une travée.

Le plan est simple : une nef flanquée de bas-côtés, prolongée par un chœur sans collatéraux. Par suite du décalage des arcades de la nef, les piliers ne se font pas face et chaque travée des voûtes d'ogives est gauchie sur un plan trapézoïdal, sans qu'on puisse bien saisir la raison de cette irrégularité. Les nervures des voûtes du chœur retombent sur des culots sculptés non sans gauloiserie (un diable très obscène reçoit le doubleau d'entrée du chœur du côté sud). Des enfeux s'ouvrent sous les fenêtres des bas-côtés et correspondent à d'anciens autels ;

Sortie dans le Val d'Ainan (Suite de la page 1)

à la longue liste de victimes montrent qu'avant la guerre de 14-18 il y avait là une population relativement nombreuse, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. En contrebas de l'église moderne (édifice vraiment affligeant) se trouve cachée une minuscule crypte formée de deux chapelles parallèles dont la plus méridionale se situe sous le bras nord du transept. On ignore tout de l'église ancienne, plus ou moins ruinée déjà avant d'être rasée pour laisser place à celle qui existe actuellement. Seules deux colonnettes conservées ont été remontées sur le flanc sud de l'église de St-Geoire-en-Valdaine. Elles sont en conglomérat de Bourdeaux (Savoie), pierre utilisée aussi à la crypte St-Laurent de Grenoble (VI^e-VIII^e siècle). La plus grande des deux cryptes (qui n'a que 5,70 m sur 2,75 m) est partagée par deux blocs de calcaire dressés qui permettent de subdiviser la voûte (preuve d'une timidité technique étonnante pour une si petite surface !). De chacune de ces deux piles partent quatre nervures rayonnantes soit vers l'abside orientale semi-circulaire, soit vers le mur occidental, creusé d'une petite niche en son milieu. Un arc complémentaire joint ces deux supports. Ces nervures portent une voûte constituée de compartiments dont chacun a sa courbure propre et dessine contre les murs un arc plein

cintre. A une échelle minuscule, c'est une vraie petite voûte d'ogives, bien maladroite, que nous avons sous les yeux.

Trois dalles funéraires avec des inscriptions ont été répertoriées au XIX^e siècle à St-Sixte. L'une a disparu, l'autre a été placée comme jambage de la porte du clocher moderne, la troisième est dressée dans la sacristie. Deux des textes, écrits dans un latin effroyable et culinaire, donnent des dates de sépulture : 516 et 541 (ou 47). Le nom d'une femme, Ervalde, est d'origine germanique et il s'agit donc vraisemblablement de burgondes, dont l'installation dans la région remontait à 443.

Quelles conclusions tirer de ces éléments archéologiques ? En l'absence de fouilles, on ne peut trop se risquer à des hypothèses précises. Il est cependant permis de penser qu'il y avait là un lieu de culte et un cimetière, qui desservaient une population rurale d'origine au moins partiellement burgonde. On aurait ainsi un témoignage de cette fixation rapide des barbares germaniques dans le sud-est ainsi que des progrès de la christianisation dans les campagnes, beaucoup plus lente que celle des villes.

Robert BORNECQUE.

Notules

LA CITE

L'hôtel de Franquières, qui fut celui de la Connétable de Lesdiguières, avait de belles écuries ; devenu l'hôtel de Mac Carthy, on y logeait encore huit chevaux, la remise et grenier à foin étant sur le Quai en 1812.

La rue des Augustins aboutissait à ces écuries. En 1816, à l'angle de cette rue avec la rue de France (de Belgrade actuelle), se trouvait la manutention militaire du pain. D'où ces belles pierres d'angle qui nous ont fait, un moment, espérer que cet immeuble, dépôt de la Librairie Didier-Richard, serait bel et bien restauré, et qu'un Prix des Trois Roses ornerait ses vieux murs !

Le Prix du Comité est allé, il y a quatre ans, à la Cité, cet immeuble rebâti avec les anciennes écuries de Franquières. Les acquéreurs : M. Arnaud et M. Blandin, le 30 août 1839, utilisèrent intelligemment les solides pierres de ces écuries, qu'ils avaient démolies, et en firent le rez-de-chaussée d'un immeuble sur lequel nous voyons l'hôtel de la Cité, qu'ils baptisèrent ainsi.

Le Docteur Flandrin, dans ses fiches, nous apprend qu'en mai 1840 « on fabriquait là des pâtes à l'instar de Naples ». Déjà ! Elles ont émigré de nos jours rue Brocherie.

En 1842, la rue de France est pavée du quai jusqu'à la rue Montorge autour de la Cité. Ce quartier s'appelle « Ville Neuve » ou « Ville Verte » ; la Maison de Marie Vignon à laquelle on devait cette fraîcheur et ce bel exemple d'architecture, est vendue le 13 septembre 1876 pour 47 000 livres, « avec son jardin et ses dépendances », disparus depuis lors, absorbés par les pierres...

M.-H. FOIX.

Un talmudiste célèbre, et, de plus, poète, a écrit :

« Il y a des pierres et il y a des pierres.

Il y a des cœurs et il y a des cœurs.

Si certains cœurs sont de pierre,

Certaines pierres sont de cœur ».

Nous le comprenons...

**

Les interventions du Comité sont nombreuses dans le Vieux Grenoble, et parfois dans ses environs... Les dernières concernent la pierre d'angle de la place de Bérule - rue Madeleine, vestige du port où venaient s'amarrer les bateaux. Comment la protéger, ainsi que nous l'avons fait... il y a dix-sept ans ? Comment signaler l'intérêt de cette place aux passants ? On prévoit une plaque avec schéma de ce que fut cette place de Bérule. R. Bornecque participe à la restauration du quartier St-Laurent. Nous pensons aussi à la restauration de la porte de l'ancien hôtel d'Herculais, au 5, rue Lafayette ; nous avons reçu le devis de notre fidèle et compétent charpentier : Jouvel. Bien d'autres actions nous incomberaient dans un avenir prochain. Hélas ! les fonds dont nous disposons sont modestes, et l'abonnement au Bulletin maintenu à un prix très juste, veut permettre à tous les amis du Vieux Grenoble de participer à ses activités.

Nous avons donc pensé faire appel à tous ceux qui, généreusement, pourraient faire un geste en faveur de la réalisation de nos vœux ; les dons modestes, ou plus généreux, seront, je vous assure, les très bienvenus. Merci d'avance !

Claude GUERRY, secrétaire.

LES PIERRES

QUI VIVENT

On vient de commencer la réhabilitation de la rue Chenoise, une de celles du Très Vieux Grenoble où se trouvent les plus beaux immeubles. Elle est, comme les rues des temps anciens, construite pour couper « la bise noire », incurvée, ce qui, à Grenoble, est bien plus logique que les rues droites où s'engouffre le vent.

Le quartier situé à l'est de la rue s'appelait « L'île aux Moines ou « Faubourg de l'île », car les Cordeliers y avaient un couvent, construit dans une sorte d'enceinte. Ils possédaient de vastes locaux : c'est dans leur réfectoire que se tenaient les cours de l'Université, rétablie brièvement au XVI^e siècle.

Le nom « Chenoise » est la déformation de la famille « Chaulnais » qui l'habitait et y possédait de nombreuses maisons, entre autres cette Tour de Sasenage, construite en briques au XI^e siècle rue du Pont St-Jaime. Il y avait là un pont sur le Verdaret (M. d'Ornacieux, propriétaire de la maison où logea Vaucanson, n'avait-il pas une pêcherie sur le Verdaret ?). Ce ruisseau était alors visible; il coule à présent en dessous de la rue Chenoise pour se jeter dans l'Isère.

Sous la Révolution, la rue porte le nom de Vaucanson, l'un de ses plus célèbres habitants, au n° 8. Elle reprit son ancien nom en 1800. La maison Amat-de Sautereau, au n° 10, est également intéressante, et François Bigilion, l'ami de Stendhal, habitait au n° 12.

La restauration du n° 8 a redonné à la rue son éclat et son élégance d'autrefois. Il y a d'autres maisons, aux vastes appartements, tout au long de cette rue. La poterie de La Tronche y avait une boutique au XVIII^e siècle. La rue pourrait redevenir accueillante, une fois enlevée la crasse accumulée.

Il en est de même à la rue Brocherie, où le Comité a déjà donné plusieurs Prix des Trois Roses.

N'est-ce pas celle choisie par ce Pierre Bûcher, véritable humaniste du XVI^e siècle qui fut à la fois manuel et intellectuel, sculpteur, Procureur Général du Roi, Doyen de l'Université, et qui débuta comme acteur, étant Docteur en Droit, dans les Mystères ? Il fit les plans de cette maison Renaissance, qui étonne encore notre XX^e siècle, et où « il a lui-même taillé ces belles pierres qui composent les cheminées qui sont dans sa maison en rue Brocherie », écrit Guy Allard, un siècle plus tard. Depuis la Renaissance, si les lieux ont été modifiés et dégradés, car les habitants postérieurs se sont agrandis en prenant sur la cour, nous retrouvons sa description, par M. Fonvieille.

Immeuble important de trois étages, avec une cour d'honneur, dans le style Renaissance. La masse un peu lourde du corps principal est allégée au rez-de-chaussée et au premier étage par un ensemble de quatre fenêtres, aux linteaux couronnés d'un plein cintre orné de sculptures (cercle à nombreuses moulures et feuilles d'acanthe). « Pour diminuer

encore la masse, des cercles moulurés ont été disposés au-dessus des pleins cintres jumelés ». Deux petites portes de chaque côté ont la même décoration que les fenêtres ; on y accède par un perron. Sur un côté de l'immeuble, une partie en surplomb repose sur de belles consoles.

Sous Louis XIII, un hôtel particulier ferma la cour sur la rue Brocherie (n° 6), ainsi qu'il fut fait pour d'autres hôtels, notamment pour celui de Marie Vignon.

On attribue à la main de Bûcher la cheminée monumentale qui orna la Bibliothèque ; l'encadrement du manteau porte les initiales SPB, comme sur la petite porte du Palais de Justice. Cette cheminée est surmontée d'un bas-relief en marbre noir, frappant de vigueur des lignes et de douceur des détails. Entre la barbe légère et une couronne de lauriers, la figure émerge dans sa finesse intelligente ; on croit qu'elle figure Justinien. Il peut se voir au bas de l'escalier du Musée de Peinture, car, hélas ! « Justinien » n'est jamais revenu chez Pierre Bûcher. La cheminée elle-même fut portée au château de Franquières, à Biviers ; après l'incendie du château, elle fut démontée et gît, en ruine, dans les sous-sols du Musée.

L'hôtel de Bûcher connut une autre célébrité. Après que Pierre Bûcher fut anobli, en 1553 et prit le nom de St-Guillaume (peut-être parce que sa seconde femme était Guigonne Pérouse, dame de St-Guillaume-en-Trièves), il eut alors des serviteurs de couleur, si bien que cette maison fut connue sous le nom de « Maison des Grands Nègres », nom qui lui resta longtemps. Au XIX^e siècle, ces « nègres » avaient disparu, puisque Diodore Rahoult dessine la cour du 6, rue Brocherie avec une petite guérite « Parlez au Suisse », et c'est un Suisse, tel qu'on en voyait dans les églises, qui recevait les visiteurs. La partie fermée sur la rue, surmontée d'un élégant balcon Louis XV, fut occupée par la famille de Croy-Chanel, célèbres financiers, qui émigra à Paris mais laissa dans cette partie des pièces richement lambrissées.

Le dernier propriétaire parlait de cette maison comme d'un domaine merveilleux, à l'égal de celui des Enfants Terribles de Cocteau, car on pouvait y passer une journée sans sortir, disait-il, ou, au contraire en sortir par trois issues : sur la rue Brocherie, dans la rue Chenoise — issue qui existe encore — ou sur la place Notre-Dame, par la terrasse, qui domine les boutiques, et qui appartient toujours à la Maison de Pierre Bûcher.

La grande salle du rez-de-chaussée servit longtemps à des projections de films, étant le siège du Club des amateurs de cinéma. Son propriétaire envisageait d'y abriter le Musée des Peintres Dauphinois. N'ayant pas réussi à lui donner cette destinée ambitieuse la maison continue à abriter des familles heureuses.

M.-H. FOIX

VAUBAN

A la suite du raid destructeur du duc de Savoie en Haut-Dauphiné, dans l'été 1692, Louis XIV envoya Vauban examiner les travaux qu'il serait bon de faire pour fortifier correctement la frontière des Alpes. Ce dernier arriva à Grenoble dès le 21 septembre 1692 et y fut reçu de manière solennelle. Il occupa quelques jours à parcourir l'enceinte de la ville et celle de la Bastille pour dicter ensuite son projet (29 septembre au 4 octobre). L'opinion du grand homme sur les capacités de la ville telle qu'elle était fortifiée ne fut pas fameuse ! A la Bastille, la redoute du sommet « ... n'est qu'un mauvais réduit ou plutôt un colifichet fermé... sans art ni raison... Il y a bien un (bâtiment), mais c'est hors d'usage et occupé par un vigneron qui en est gouverneur, du moins il en a les clefs, avec douze vaches et huit chèvres, une cavale et une bourrique pour toute garnison... » Le mur qui plonge de là sur St-Laurent n'est pas meilleur : « L'enceinte a été continuée et bastionnée, mais d'une manière si extravagante et si peu précautionnée que les 3/4 sont vus de revers du dehors à demi-portée de mousquet... ».

S'agit-il des remparts de la ville ? Ils ne valent pas mieux : « La dite ville est fortifiée à la moderne par une enceinte bastionnée et revêtue d'un mur de maçonnerie, mais trop bas, mal fondé et très faible n'ayant que... très peu de fossé. Les places (du rempart et du fossé) ont été presque toutes remplies par des cloîtres ou des particuliers qui y ont bâti des maisons et établi des jardins... ». Vauban donna donc un devis des travaux à exécuter pour mettre la place en état de se défendre correctement. Il fallait renforcer les maçonneries de l'escarpe, les terrasser (c'est-à-dire établir derrière un large talus de terre formant bouclier et portant un chemin de ronde), creuser et élargir le fossé, en ouvrir un second en avant du premier, modeler un glacis, bâtir des demi-lunes devant tous les fronts, établir un batardeau (barrage) pour dériver l'Isère dans

ces fossés et ainsi couvrir la ville par un vaste plan d'eau qui tienne l'ennemi éloigné. Bien entendu, il fallait éliminer toutes les emprises qui interceptaient la libre circulation sur les remparts. Des magasins et casernes devaient être bâtis dans la citadelle, ainsi que deux magasins à poudre dans des bastions. Le total du devis s'élevait à la somme considérable de 971 088 livres.

En fonction des crédits obtenus, on amorça bon an mal an l'exécution des travaux prescrits. Mais on ne put consolider ou terrasser toute l'enceinte, ni agrandir le fossé et encore moins le dédoubler. En revanche deux magasins à poudre furent construits. L'un d'entre eux subsiste derrière l'hôtel de police, témoin rare mais combien malheureux, abandonné dans un état misérable sans que personne ne puisse le prendre en charge. Les vastes projets de Vauban pour la Bastille ne reçurent même pas un commencement d'exécution. Il est probable qu'à son retour en Dauphiné, en juillet 1700, Vauban fut un peu déçu de voir si peu avancés les travaux urgents qu'il avait réclamés. Cela ne l'empêcha pas de refaire un autre projet en reprenant et amplifiant ses directives de 1692. Il y ajouta même le plan d'un quartier nouveau : « Cette ville a grand besoin d'un agrandissement, petits et grands le demandent et si Sa Majesté prenait la résolution d'en faire un, l'endroit le plus convenable me paraît être... » un quadrilatère ajouté au sud de l'enceinte de Lesdiguières (à peu près l'emplacement choisi plus tard pour l'enceinte Haxo).

Jusque vers 1750, les plans annuels des ingénieurs du Roi mentionnent avec dévotion les projets de Vauban, mais ils restent toujours autant lettre morte. Vers 1746-50, l'idée d'une déviation de l'Isère va changer l'orientation des recherches.

(A suivre).

Robert BORNECQUE.

PRIX DU COMITE ET PRIX DES TROIS ROSES 1982

Ils ont été remis en présence de M. le Maire, le 21 juin à la Mairie.

Artisanat Alsacien, quai Claude-Brosse.

Café du Pont, rue de Lionne.

Soltiss, 6, place Ste-Claire et 12, place Ste-Claire.

Aaton-Caméras, angle rue Bayard et rue Auguste-Gaché.

Snack-Sandwich Tunisien, rue Renaudon.

Alpes Riviera Voyages, place Grenette.

Voyages Traffort, place Grenette.

Prix du Comité : M. et M^{me} De Bruyn, 15, rue J.-J.-Rousseau (maison Rabot).

Régie Gaz-Electricité, pour le judicieux éclairage des quais et les réverbères « Place Vendôme » qui éclairent la place de Verdun.

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 30 F - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Reprise à partir du 5 septembre. Mardi 16 h 30 - 18 h 30

PROJETS : 17 SEPTEMBRE : SORTIE DANS LA REGION D'AOSTE (ISERE)